

LA SEMAINE DRAMATIQUE

**Théâtre du Grand-Guignol.** — *L'Etrangleur invisible*, drame en deux actes et trois tableaux de M<sup>me</sup> Andrée SCHNEIDER et M. José de BÉRY. — *Chut! v'là la bonne*, comédie en un acte de M. Albert ACREMANT. — *Le Bâtard de Vauru*, drame en un acte et deux tableaux de M. André KARQUEL. — *Le Satyre du Palais-Bourbon*, comédie en un acte de M. Léo MARCHÈS.

Fidèle à sa formule d'alternance — spectacle de rire et d'épouvante — qui fait depuis longtemps son succès, le Grand-Guignol présente quatre pièces qui font passer le spectateur de l'angoisse la plus folle à l'hilarité la plus débridée. La soirée est d'ailleurs excellente, car les auteurs connaissent fort bien leur métier et ont construit leur drame — ou leur comédie — avec toute l'habileté désirable.

Une troupe homogène et parfaitement disciplinée, qui réunit les noms de MM. Ratineau, Sam-Max, Chamarande, Francis Cover, Max Dangey, M<sup>mes</sup> Jacqueline Crisafulli, Miette Thabor, Irène Dié, Suzanne Révonne, et les suggestives mises en scène de M. Paul Ratineau méritent tous les éloges. R. S.

**Théâtre Déjazet.** — *Tire-au-Flanc!* pièce militaire de MM. André SYLVANE et MOUEZY-EON.

Ce vaudeville, qui fut joué si souvent depuis 1900, année de sa création, vient de retrouver une fois de plus son succès habituel.

Un public bon enfant rit sans contrainte et applaudit chaleureusement MM. Rimert, Henri Lauriac, Paul Robert, André Mariot, M<sup>mes</sup> Blanche Helley, Alys Guy, Suzy Ledret, R. Marnay, qui jouent la pièce dans un mouvement endiable. R. S.



CONCERTS DIVERS

**Récital Maria Muller (1<sup>er</sup> juin).** — Ceux qui, à Bayreuth, à Berlin, ou ici même, avaient vu et entendu sur la scène M<sup>me</sup> Maria Muller gardaient de sa puissance dramatique, de sa voix tour à tour dominatrice et haletante, de ses attitudes et de tout son sillage un de ces souvenirs que l'admiration maintient et isole. Mais, que serait l'impression, loin du théâtre, quand n'interviendrait plus nul autre protagoniste et que désormais le décor devrait être non plus perçu, mais suscité par l'unique magnificence du chant?

Rien ne fut décevant, à cet égard, lors de ce récital. Et c'est que tout d'abord l'atmosphère dramatique fut restituée dès l'œuvre inaugurale, le puissant et pathétique air de Cléopâtre dans le *Jules César* de Hændel. Les lieder de Schubert et de Hugo Wolf, de Max Reger et de Richard Strauss, se succédèrent à l'appel de cette première incantation. Et ils devenaient des drames ramassés sur eux-mêmes, d'elliptiques tragédies lyriques qui naissaient, se développaient et s'évanouissaient en une durée toute proche de celle du rêve : *Marguerite au rouet*, par exemple. Mais le moment culminant ne fut-ce point peut-être, dès lors, le suprême accord, en effet, du songe et du drame que réalisent, ainsi compris, les *Träume* de Wagner? Tout *Tristan et Isolde* apparaissait là : ce pressentiment lyrique, ou en mémoire fascinée; et comme si s'exauçait le vœu de la scène finale, tout le « grand repos » et « hors du monde ». Cela, ce fut lors d'un des innombrables « rappels ». Et ce mot, également, retrouvait tout son sens. Se séparant d'une seule interprète, c'était de toute une cohorte d'héroïsme et de féerie que chacun s'efforçait de ne s'éloigner que peu à peu. Claude ALTOMONT.

**Concerts de la Revue Musicale (5 juin).** — Zeus, assembleur de nuées, avait accordé à M. Henry Goûin la grâce d'un beau jour. Une lumière incomparable touchait les eaux, les prés, les bois, les pierres vénérables et rajeunies de Royaumont, qui vit saint Louis. Chacun, dans l'élégant public qui emplissait le réfectoire des moines, sentait en son cœur la perfection de cet après-midi enchanté, don fragile des capricieux destins.

Un programme admirable et rare nous attendait. Si admirable, et rare à ce point que nous aurions mauvais esprit d'insister sur les quelques hésitations et imprécisions qui n'ont pu être évitées à l'exécution, malgré tout le dynamisme ardent de M. Charles Münch, grand prêtre de ce musical Sabbat. Ces imprécisions et hésitations, c'est surtout dans le *Concerto en ré mineur* de J. S. Bach qu'elles se sont marquées, œuvre qui exige ce que Montaigne eût appelé un « bransle » imperturbable comme un Planétaire. M. François Lang tenait les orgues en un fort bon style. Sa présence nous valut l'exceptionnel régal de deux *Sonates en ut majeur* de Mozart pour orgue et orchestre, qui portent la date de Salzburg 1777 et 1780. Ce sont deux pièces d'une ampleur, d'un éclat et d'une grâce sans rivales, brèves, concises, éternelles.

De la spirituelle *Symphonie en si bémol majeur* de Jean-Christien Bach le Milanais, M. Charles Munch donna une interprétation qui est entièrement à louer. L'entrée en matière de cette symphonie en trois mouvements, et qui évolue si rapidement qu'elle a pu tenir lieu d'ouverture à un opéra, est un pur ravissement par sa soudaineté d'intérêt. On nous dit que ce fils cadet de J. S. Bach composa soixante symphonies. Que de musique en ces êtres merveilleux!

Ouvert par *Sinfonie e ritornelle* de Monteverde — que de musique aussi en celui-là et quelle force en ce style — le Concert se terminait sur la *Symphonie en ré majeur* de Muzio Clementi. Ce fut la révélation de la journée. Pour beaucoup d'auditeurs, Clementi, c'était l'Ecole moderne du piano et le « Gradus ad Parnassum ». Mais cette beauté et cette fécondité d'idées musicales, cette énergie d'accent et de trait, ce tumulte de joie et de douleur, cet éclat et cette éloquence de la symphonie, enfin cette merveilleuse strette finale qui a emporté tous les cœurs, voilà qui n'était plus présent à la mémoire de la plupart d'entre nous et qui valut aux interprètes la plus juste des ovations.

Dans le cours du concert, M. François Lang eut la pieuse idée de jouer hors programme une pièce de Louis Vierne : *Idylle poétique*, en l'honneur du haut musicien que la mort a pris par la main, à son banc d'orgue, il y a quelques jours.

Roger VINTEUIL.

**La Jeune France (4 juin).** — Cette nouvelle association, dont c'est le second concert, croyons-nous, avait monté, avec d'excellents éléments et le concours d'un chef jeune d'une indiscutable et nerveuse autorité, M. Roger Désormière, un programme intéressant. Les œuvres présentées en première audition révèlent le souci sympathique de quitter les recherches de pure forme pour celles d'une véritable expression dramatique. Elles reflètent un sérieux, un élan, une application dans l'effort vers un style personnel qui emportent le suffrage. Au reste, les auteurs ne sont pas des néophytes, puisqu'il s'agit de MM. Olivier Messiaen, André Jolivet, Daniel-Lesur et Yves Baudrier. La figure du premier est la plus attachante. Son *Action de Grâce*, pour chant et orchestre, interprétée par M<sup>lle</sup> Bunlet, tient le milieu entre le récit dramatique et la psalmodie. L'écriture orchestrale est à la fois riche et curieuse, d'une naïveté savante, d'un Douanier Rousseau de la musique. Quant à l'inspiration, rien n'est plus aisé que de la discuter, comme tout ce qu'écrit M. Messiaen. Comme celle de ces *Offrandes oubliées*, exécutées le même soir, qui sont bien lassantes.

M. Yves Baudrier faisait entendre son *Musicien dans la Cité*, compromis entre la suite d'orchestre et la musique d'atmosphère chère à ceux qui composent pour le cinéma. Nous nous souvenons d'avoir entendu bien des essais analogues, que M. Baudrier ne fait pas oublier, et sa forme, où Honnegger et Paul Dukas ont passé, manque d'accent personnel, en dépit d'une incontestable habileté.

La *Passacaille* de M. Daniel-Lesur, pour piano et orchestre, est l'œuvre, elle aussi, d'un bon artisan plutôt que d'un musicien inspiré. Elle est d'un ton tantôt solennel et martial, tantôt spirituel et joyeux, et se termine d'une manière largement lyrique. Des recherches intéressantes dans l'expression, d'un effet un peu gros, lui donnent un tour original. L'auteur, au piano, reçut un accueil des plus flatteurs.

Les *Trois Chants des Hommes*, de M. André Jolivet, sont du domaine de la déclamation et manifestement lourds et indigestes. Polyphonie épaisse, d'où la mélodie se dégage essoufflée, abus des fracas d'orchestre, contenu insuffisamment pensé musicalement, voilà le malheur.

Il y avait encore l'Ouverture du *Fou de la Dame*, de M. Marcel Delannoy, délicieuse de finesse et de vie, et les piquantes *Mascarades* de la très sympathique Claude Arrieu.

Michel-Léon HIRSCH.

M<sup>lle</sup> Renée-France Froment, lauréate du concours de l'Association des Prix de Violon du Conservatoire, vient de remporter un grand succès Salle Gaveau en interprétant Bach, Mozart, Chausson, Saint-Saëns et Philippe Gaubert. Son talent s'est encore affermi depuis quelques mois et sa virtuosité sans défaillance, sa sonorité ample, son archet élégant brillèrent surtout dans le *Concerto en si mineur* de Saint-Saëns et dans le beau *Poème* de Chausson où la jeune artiste sut trouver des accents frémissants. Un très nombreux auditoire fêta M<sup>lle</sup> Froment avec une chaleureuse spontanéité.

J. V.

M<sup>lle</sup> Henriette Renié vient de donner, Salle Erard une séance de musique d'ensemble où l'on put apprécier quelques jeunes talents de harpistes formés par son remarquable enseignement. Concert extrêmement varié, grâce aux ensembles d'instruments (six harpes formant un groupe harmonieux) et à l'accompagnement de double quatuor ou de petit orchestre dont la plupart des exécutions étaient agrémentées.

Grand succès pour l'éminente artiste, qui fut applaudie aussi à cette soirée comme compositeur et comme chef d'orchestre.

~~~~~

## Le Mouvement musical en Province

**Bordeaux.** — Si la grande saison des concerts est terminée, les mélomanes ne sont pas cependant privés complètement de musique. Au Grand-Théâtre, entre deux auditions du ténor Georges Thill, on a pu applaudir deux pianistes : M. Alexandre Uninsky et M. Walter Rummel. Le premier, dont les qualités sont exceptionnelles et la compréhension des textes parfaite, a consacré son récital à Chopin. Le second, dont on connaît le talent, la fougue, la puissance et qui excelle aussi dans les passages de douceur et d'expression, a interprété au cours d'un gala des œuvres de Liszt et quelques pages de Chopin dédiées à Franz Liszt et à la comtesse d'Agoult. Walter Rummel, appelé par son succès à offrir une deuxième soirée, a joué cette fois du Chopin.

H. B.

**Lille.** — Suivant la tradition, la Société des Concerts Populaires a donné le dimanche 30 mai, au Grand-Théâtre de Lille, une audition gratuite, à laquelle d'ailleurs, le public était peu nombreux. M<sup>me</sup> Danel-Surmont a fait valoir son talent de pianiste dans une série de pièces de Chopin et dans la *Toccata* de Saint-Saëns. M. Hennebelle a donné,

d'une vaillante voix de ténor, le grand air de *Sigurd* et celui d'*Aïda*, puis la *Sérénade Triste* de Ratez.

Le programme symphonique ne comprenait que des œuvres entendues au cours de la saison dernière : l'*Ouverture de Manfred* et la *Nuit sur le Mont-Chauve*, correctement interprétées, le premier mouvement de la *Symphonie* de Chausson, dans un mouvement ralenti et d'une désespérante froideur, enfin, le *Carnaval de Paris* de Svendsen.

Le jeudi 27 mai, le signataire de ces lignes a fait au poste de radiophonie du Nord, une causerie sur « l'âme polonaise » de Chopin.

A. DAVID.

**Strasbourg.** — Par trois fois, les « Amis de la Musique », sous la direction de M. von Hoesslin, ont glorifié Mozart. Des artistes italiens jouèrent *Così fan tutte* le premier soir; trois Quatuors du maître salzbourgeois, exécutés magnifiquement par le quatuor Calvet, furent inscrits au programme du second concert; le troisième fut consacré aux *Symphonies en ré* et *en ut*, entre lesquelles le pianiste Robert Casadesus fut l'éloquent traducteur du *Concerto du Couronnement*, et M<sup>me</sup> Colette Odysse l'interprète (au pied levé) et l'air « Ch'io mi scordi di te ».

Le recul de plusieurs jours nous permettra de donner la palme à la deuxième soirée, où MM. Calvet, Guilevitch, Pascal et Paul Mas se révélèrent, une fois de plus, instrumentistes incomparables et quartettistes de premier ordre.

*Così fan tutte*, l'opéra rarement entendu de Mozart, fut remarquablement monté. Orchestre méconnaissable, dans le meilleurs sens du mot, sous la direction de M. von Hoesslin, et excellente interprétation des six artistes italiens « en représentation ».

BOES.

**Vichy.** — Le Grand Casino rouvre ses portes demain, 12 juin. Il fut livré pendant six mois à plus de deux cents ouvriers, qui ont remis la salle en état et transformé la scène. La charpenterie en bois a disparu, pour faire place à des armatures métalliques, équipées des dessous aux cintres. La machinerie a été réformée; les coulisses sont maintenant débarrassées de tous les impedimenta qui compliquaient les manœuvres, et l'on peut obtenir sur le plateau certains dénivellements nécessaires aux effets de décoration et d'optique, réalisés à l'aide d'élévateurs à vis et qui peuvent atteindre 1 m. 50 au-dessus et 1 m. 30 au-dessous du niveau normal.

La grande nouveauté est le panorama circulaire, rigide, qui mesure 18 mètres de hauteur, 16 mètres d'ouverture, 430 mètres carrés de surface, et peut être relevé par une simple manœuvre commandée électriquement.

Un nouveau jeu d'orgues électriques a été établi, permettant des jeux de lumière illimités. Les herses sont munies de puissants foyers lumineux, et douze projecteurs de 1.000 watts, disposés dans la coupole de la salle en remplacement du lustre, permettent d'obtenir sur le « proscenium » de puissants effets, en éclairant par le haut et de face les artistes et les décors. Ce nouvel appareillage électrique comporte l'usage de 47 kilomètres de fils ou de câbles dans la salle et sur la scène.

C'est un instrument magnifique, générateur des plus parfaites illusions scéniques, qui est désormais à la disposition de M. René Chauvet, l'éminent directeur artistique.

## NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro : *La Source*, d'Alfred BRUNEAU, extrait du recueil *Plein air* (10 n°), poèmes de Théophile GAUTIER.